

Thomas Heller

Le *principium* et la lutte

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Thomas Heller, « Le *principium* et la lutte », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2018, consulté le 11 juillet 2016. URL : <http://questionsdecommunication.revues.org/10462>

Éditeur : Presses universitaires de Nancy

<http://questionsdecommunication.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://questionsdecommunication.revues.org/10462>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Cet article a été téléchargé sur le portail Cairn (<http://www.cairn.info>).



Distribution électronique Cairn pour Presses universitaires de Nancy et pour Revues.org (Centre pour l'édition électronique ouverte)

Tous droits réservés

THOMAS HELLER

Groupe d'études et de recherche interdisciplinaire en information et communication

Université de Lille

F-59653

thomas.heller@univ-lille3.fr

LE *PRINCIPIUM* ET LA LUTTE

Résumé. — Le texte est une réaction à l'article de Fabien Granjon, « Du matérialisme comme *principium* d'un agenda de la recherche critique en communication », paru dans la 28^e livraison de la revue *Questions de communication*. Il salue le travail de réflexivité épistémologique dont l'articulation aux travaux d'Armand Mattelart permet de saisir le parti d'une position matérialiste pour la recherche critique en (de la) communication. Il reproche à cet article de rester au niveau d'une exposition trop détachée des évolutions qui participent de ce qu'on appelle la société néolibérale ou le capitalisme tardif et des évolutions théoriques relevant de cette tradition, ainsi que leurs apports pour la recherche critique en (de la) communication. Il termine sur un questionnement concernant la place de la lutte des classes dans la proposition d'un agenda qui semble la négliger.

Mots clés. — matérialisme, communication, recherche critique, *praxis*, institution, organisation

Je suppose que si la rédaction de *Questions de communication* m'a proposé de réagir au texte de Fabien Granjon (2015b) dans le cadre de la rubrique « Échanges », c'est en raison des relations qu'entretiennent mon travail et mes préoccupations avec la démarche critique en communication (plus particulièrement dans le domaine de la communication des organisations). C'est beaucoup présumer de ma familiarité avec le *principium* dont il est question ici ou encore avec les travaux d'Armand Mattelart pris en exemple, sinon en modèle. Je ne suis expert ni de l'un, ni des autres, ce qui est un aveu dont les implications, au regard de ce texte et des positions qui y sont développées, posent la question de la place à occuper dans cet échange. J'ai néanmoins accepté la proposition, par sympathie pour l'auteur de ce texte, l'intérêt que je porte à son travail, mais en étant conscient aussi du risque de me prendre les pieds dans le *principium*.

Il ne sera donc pas question de discuter (âprement) la critique matérialiste, telle qu'elle est abordée par Fabien Granjon, ou la justesse de l'exégèse réalisée sur Armand Mattelart. Plus modestement, je formulerai quelques réactions à la lecture de cet article qui porte principalement sur les conditions normatives de la recherche critique matérialiste en sciences humaines et sociales (SHS), et plus spécifiquement en sciences de l'information et de la communication (SIC), pour souligner son intérêt, les problèmes qu'il (me) pose, et aussi les quelques agacements qu'il a suscités.

En juin 2015, dans le cadre d'un séminaire doctoral consacré à la critique en SIC que quelques collègues et moi avons organisé dans le cadre du Groupe d'études et de recherche interdisciplinaire en information et communication (Geriico), Fabien Granjon est venu parler de la solubilité de la critique dans les SIC. Comme souvent, dans ce genre de rencontre scientifico-pédagogique, on se dit l'intérêt qu'on aurait à poursuivre l'échange... avant d'être happé par d'autres priorités dont la malice est de pousser à l'ajournement. Que Béatrice Fleury et Jacques Walter soient remerciés pour cette occasion de poursuivre, sous cette forme particulière, cet échange.

Rendre hommage, prendre position

Pour commencer, il semble important de resituer cet article dans son contexte éditorial et par rapport aux activités scientifiques de son auteur, pour en approcher la nature (quelle est la particularité de ce texte ?), et éviter ainsi – peut-être – quelques critiques inutiles.

L'article n'est pas la proposition spontanée d'un chercheur soumise à une revue ; il est une réponse à une commande, et c'est en ces termes, ou du moins dans ceux plus feutrés de la demande bienveillante – « une amicale proposition » (Granjon, 2015b : 158) – que sont immédiatement situés les propos à venir, réponse à la question : que pourrait être un agenda de la recherche critique en communication ? Le travail de Fabien Granjon de ces dernières années est traversé par cette question, ou, plutôt, la réflexion qu'il mène sur la critique et les positions qu'il

défend en matière de recherche critique en SHS en général et en communication en particulier peut s'envisager comme une réponse à une telle question. Dès lors, il n'est guère étonnant de retrouver certains développements publiés ailleurs : « De quoi la critique est-elle le nom ? », prolégomènes de près de 90 pages à l'ouvrage éponyme paru en 2013 ; « La critique est-elle soluble dans les sciences de l'information et de la communication ? », codicille d'une soixantaine de pages paru en 2014 dans un ouvrage dirigé avec Éric George et dont il reprend de nombreux passages ; et, plus récemment, un article intitulé « Des fondements matérialistes de la critique » paru en 2015 dans la *Revue française des sciences de l'information et de la communication* dont la proximité avec le titre du présent article est sans équivoque. Ainsi, celui-ci est-il en premier lieu le produit d'une réflexion qui trouve des développements dans d'autres espaces, ce qui invite à quelque prudence dans la réaction, qui pourrait consister à faire, par exemple, le reproche d'un manque, alors que la réponse se trouverait simplement ailleurs, dans un autre texte.

Ensuite, la question posée à Fabien Granjon coïncide avec l'aboutissement d'un travail éditorial ambitieux mené avec Michel Sénécal, qui se présente sous la forme d'une anthologie en trois tomes des articles d'Armand Mattelart (2015) publiés entre 1970 et 1986. Compte tenu de la place faite dans cet article aux travaux et à la démarche de ce chercheur important de la recherche (critique) en communication, il est assez peu douteux que la réponse à la question posée a été envisagée avec le souci de valoriser ce travail d'anthologie. Ainsi le texte de Fabien Granjon apparaît-il comme le produit d'un compromis entre plusieurs logiques, qui s'appuient mutuellement les unes sur les autres : celles de la réponse à la commande, de l'hommage, de la défense d'une position (tant vis-à-vis des *sic* que vis-à-vis de la critique), de la réhabilitation d'une épistémologie critique et de la valorisation. Un compromis qui fait également intervenir, comme choix en amont ou comme conséquence de celui-ci, une manière particulière d'envisager la notion d'agenda au cœur de la question.

Si l'on considère qu'un agenda désigne ce qu'il y a lieu de faire, deux voies peuvent s'ouvrir à la réflexion concernant un agenda de la recherche critique en communication : soit ce qu'il y a lieu de faire réfère à un principe normatif qui fixe les conditions générales de la critique et définit une ligne d'actions qui en découle ; soit ce qu'il y a lieu de faire renvoie plus directement à ce qu'il y a à faire maintenant, aujourd'hui, au regard d'un bilan ou d'une actualité relative au domaine considéré, et au regard du monde tel qu'il va.

C'est la première voie que Fabien Granjon a empruntée, ce que le titre laisse déjà entendre ; c'est du matérialisme dont il traite, soit une armature épistémologique qui est aussi une épistémologie critique, considérée comme principe d'action et méthode et à partir de laquelle envisager un « horizon critique en communication ».

On peut le regretter. L'auteur souligne néanmoins l'importance qu'il y aurait à s'engager dans cette seconde voie, en prenant comme point de repère le texte que Pierre Mœglin a publié en 1992 dans la revue *Cinémaction* dans le cadre d'un dossier sur les théories de la communication et intitulé « Actualité de la recherche

critique ». Fabien Granjon se limite ici à indiquer que les constats et explications fournis par l'auteur il y a près de 25 ans concernant une relative crise de la critique et les pistes proposées pour son dépassement pourraient aisément être reconduites aujourd'hui. De façon relativement intuitive, je partage ce pessimisme... Même s'il est aussi nuancé en raison d'un certain regain, ces dernières années, de la recherche critique, *via* les manifestations scientifiques qui lui sont consacrées...

Mais l'ampleur de la tâche consistant à saisir ce qu'il en est aujourd'hui de la recherche critique (et à partir de quel critère peut-on envisager qu'une recherche entre dans le domaine de la recherche critique ?) et dessiner à partir de lui un agenda me conduit à penser que si la question posée au départ par la revue supposait de s'engager dans cette voie, il n'est pas certain, en définitive, qu'une telle proposition fût très amicale.

L'article de Fabien Granjon a le mérite de défendre et de décrire une conception rigoureuse de la recherche critique – un « logiciel qui se trouve à son principe et la manière dont il peut/doit être mobilisé » (Granjon, 2015b : 163) dont la force est de lier de façon inextricable cadre épistémologique et politique, pratique de recherche et pratique politique. Conception classique s'il en est, complexe, et par certains côtés, en raison des exigences méthodologiques qu'elle implique, assez décourageante, mais importante, pas seulement comme support de discussion mais aussi comme contenu rendu visible, parce qu'à travers lui, c'est une certaine conception du rôle de la recherche et de l'Université à laquelle je suis attaché qui est performée.

Champs de bataille

Avant d'aborder le *principium*, Fabien Granjon revient sur les liens de la communication à la critique, et plus largement de la critique aux SHS, et des SHS à la communication. Il s'agit d'abord d'en découdre un peu, de donner du corps à la démarche, laquelle témoigne du fait que la critique est un « sport de combat » : contre la méconnaissance et le mépris, contre les jugements à l'emporte-pièce, contre les rigidités académiques. La défense d'une position critique se soutient ici d'un acte critique, un acte de lutte pour la reconnaissance d'une place spécifique au sein de cet espace tridimensionnel SHS-SIC-critique. Dans cette arène, Fabien Granjon reçoit des coups (pas assez scientifique, pas assez disciplinaire, trop sociologue, trop militant...), il en donne (socle épistémologique imprécis ; oscillation entre discipline et interdiscipline ; prétention hégémonique de sa discipline sic vis-à-vis des SHS ; discours mythifiant de l'unité ; tentation de définir le champ à partir de ses propres préoccupations, objets de recherche ou discipline d'origine ; fermeture sectorielle, nuance de l'interdisciplinarité comme spécificité de sa discipline...). Il s'agit de ne pas se laisser enfermer dans une identité disqualifiante, en retournant à l'adversaire, d'une certaine manière, sa propre fragilité, tout en revendiquant un attachement disciplinaire (qui aime bien châtie bien)...

Sans doute Fabien Granjon a-t-il raison de rappeler que les *sic*, comme toute autre discipline scientifique, est un terrain de luttes plurielles (institutionnelles, sociales, politiques, scientifiques) ; lutte interne au domaine et lutte par rapport aux autres domaines, lutte pour la reconnaissance au sein du domaine, lutte pour la reconnaissance du domaine, de son maintien comme domaine, de son développement. En ce sens, aussi, les *sic* présentent bien les traits d'une institution, selon la conception qu'en donne Luc Boltanski (2009 : 117) : « Un être sans corps à qui est déléguée la tâche de dire ce qu'il en est de ce qui est ». Une tâche qui consiste donc à définir un point de vue sur le monde, à fixer un sens commun et qui a vocation à intégrer et mettre en sécurité (produire de l'appartenance) mais aussi à exclure. Or, comme ce dire ne peut être pris en charge que par des individus (des êtres avec corps), soit des porte-parole, ceux-ci peuvent toujours être soupçonnés de parler en leur nom et pour leurs propres intérêts. C'est important de le rappeler, pour se prémunir ou ne pas être trop affectés par les nombreux discours qui circulent dans le champ, concernant ce que sont une vraie recherche et un vrai objet en *sic*, le vrai socle épistémologique, etc. qui produisent des classements, des hiérarchies et peuvent, moins en raison de la multiplicité qu'en raison de leurs logiques excluantes, jeter le trouble et l'inquiétude chez certains (jeunes) chercheurs sur le sens de leur travail et leur place en *sic*.

Aux reproches dont il semble faire l'objet concernant son appartenance, Fabien Granjon apporte une réponse qui ne manque pas de pertinence, mais qui n'est pas non plus sans une certaine ambiguïté.

Selon la perspective suivie par l'auteur, la recherche critique implique de replacer le phénomène observé par rapport à une totalité sociale. Dès lors, penser la communication et ses phénomènes à partir d'un point de vue critique suppose d'envisager l'objet d'étude à l'aune d'une totalité qui dissout l'idée d'un lien de nécessité entre recherche critique en communication et *sic*, ou disons que ce lien n'est pas le seul possible. En d'autres termes, on pourrait avancer que le cloisonnement disciplinaire en *shs* et la manière de découper le réel en domaines de connaissances – qui, à un certain niveau de problématisation, peuvent constituer un obstacle à leur évolution (sans parler des implications politiques de ces découpages disciplinaires qu'évoque également l'auteur) – sont particulièrement problématiques pour la recherche critique. En effet, celle-ci appelle l'interdisciplinarité en raison de l'appréhension du social comme totalité. Ainsi une telle posture (épistémologique et politique) invite-t-elle à considérer que, scientifiquement parlant, se revendiquer des *shs* correspond mieux au projet de recherche impliqué par la critique que se revendiquer d'un ancrage dans telle ou telle discipline, quand bien même il s'agirait d'étudier depuis un point de vue critique les phénomènes de communication.

Mais il y a un autre point de vue possible, qui n'exclut pas le précédent – loin s'en faut – mais qui, cependant, permet aussi d'expliquer certaines tensions. Il me semble que la singularité des *sic* est dans l'interdisciplinarité pour penser les phénomènes de communication dans la société, et notamment, dans le rapprochement et le croisement entre domaines des sciences sociales et des sciences humaines. Cette

vocation interdisciplinaire ne suppose pas que la communication (et l'information) soit appréhendée d'un point de vue critique, mais j'aime à penser qu'en définissant ma discipline à partir de l'interdisciplinarité, le projet scientifique de la discipline implique peu ou prou une orientation critique. Fabien Granjon (2015b : 160, note 4) l'évoque lorsqu'il écrit : « De manière à ce que les choses soient parfaitement claires, nous voudrions ici préciser que l'interdisciplinarité est un point de jonction évident entre les sic et la critique ». Néanmoins, pour comprendre ce qu'il y a d'évident, à mon sens, il convient d'ajouter que c'est sur la question des enjeux (de la communication)¹ qui appelle une approche interdisciplinaire que se réalise une telle jonction.

Ainsi la recherche critique en communication peut-elle se lire du point de vue des sic (qui se réfèrent notamment aux SHS sans prétendre à l'hégémonie) ou du point de vue des SHS (dont les sic sont partie prenante).

Cela ne signifie pas que les frontières n'ont pas de sens, qu'elles seraient inutiles et préjudiciables à la production de connaissances. Mais les logiques institutionnelle et scientifique impliquent toutes les deux – pour des raisons différentes (politiques et épistémologiques) – des jeux avec les frontières. Force est de reconnaître que non seulement la porosité entre domaines scientifiques est une caractéristique de leur développement propre, mais que l'interdisciplinarité est aussi une particularité partagée par bien des domaines. C'est pourquoi aussi, en raison des glissements, des emprunts, des migrations conceptuelles, des choix d'objets, des démarches, des appuis conceptuels et théoriques, il n'est pas toujours facile de trancher institutionnellement sur l'inscription d'un travail dans tel ou tel champ. Une conséquence douloureuse de ceci est que des chercheurs dont le travail est scientifiquement de bonne qualité peinent à trouver leur place en raison de l'entre-deux dans lequel ils sont ou ont été engagés.

Tout porte à considérer que, du point de vue d'une position critique et selon Fabien Granjon, ce sont les frontières qui posent problème. Pourtant, le fait de relever – non sans une certaine ironie – que tel chercheur en sic estime que la théorie des champs de Pierre Bourdieu est « particulièrement communicationnelle » et qu'un autre dit de même concernant la théorie de l'acteur-réseau et la théorie des économies de la grandeur (Granjon, 2015b : 162, note 5) ne manifeste-t-il pas un souci de maintenir – quand même un peu – les frontières ? Pierre Bourdieu, Bruno Latour, Luc Boltanski/Laurent Thévenot ont une certaine influence sur les chercheurs en sic et nourrissent de nombreux travaux. Cette influence n'est sans doute pas étrangère à la possibilité de traduire leurs apports en termes de communication, ou d'y voir les éléments d'une pensée communicationnelle... En quoi cela devrait-il signifier que « le communicationnel réussirait [...] le tour de force de rassembler des approches qui n'ont, ni épistémologiquement, ni axiologiquement, les mêmes fondements tant s'en faut » ? En quoi l'identification d'approches épistémologiquement et axiologiquement éloignées sous le terme *communicationnel* constituerait-il un tour de force ? Est-ce un tour de force

¹ J'ai été formé au Groupe de recherche sur les enjeux de la communication (Gresec) à Grenoble (on ne se refait pas).

du sociologique de réunir sous sa bannière des approches si différentes ? S'il y a lieu de s'amuser d'un tel rapprochement, c'est à partir des arguments qui peuvent être déployés pour le justifier... Sinon, l'ironie se nourrit de l'idée que le communicationnel, en définitive, est tout et son contraire, voire que les chercheurs visés auraient dépassé quelques bornes en qualifiant de communicationnelles des théories sociologiques, et se nourrit donc d'un souci de maintenir des frontières.

Quoi qu'il en soit, la lutte contre l'académisme que Fabien Granjon appelle de ses vœux renvoie à une dimension qui est au principe même de la recherche critique. Néanmoins, il ne faut pas négliger non plus que, à l'ombre des rigidités académiques, nombreux sont les chercheurs qui travaillent et collaborent sans trop se soucier des frontières que les instances académiques tendent à favoriser les échanges entre disciplines. Quoi qu'il en soit, l'académisme et ses rigidités ne constituent pas toujours un obstacle insurmontable à la critique, si j'en juge en particulier par les travaux de l'auteur et leur rayonnement, ainsi que la reconnaissance académique dont il bénéficie à travers les positions qu'il occupe. Enfin, au risque d'être un tantinet protectionniste, voire quelque peu réactionnaire, à l'heure du *new public management*, des restructurations, des réorganisations à tout va, et à défaut d'une franche solidarité inter-disciplinaire, contre les excès des logiques gestionnaires, dont on peut douter que les souhaits de mutualisation et de fusions soient portés par le projet de faciliter une interdisciplinarité propice à la critique, un certain repli disciplinaire est aussi une manière de défendre une légitimité au sein des SHS et une spécificité qui nourrit la recherche critique.

Aussi l'invitation adressée aux chercheurs à lutter contre « l'académisme et ses logiques de champ tournés vers la reproduction des disciplines » (Granjon, 2015b : 158) aurait-elle gagné à être davantage étayée sur l'analyse – dialectique – de la situation qu'elle entend changer. Pour les raisons qui ont été évoquées, si lutte il doit y avoir, c'est sans doute moins contre l'académisme que pour le développement de la recherche critique en communication, et pour – à travers elle – l'actualisation d'une certaine conception de l'Université et de son rôle. Si la légitimité de la critique en *sic* n'est pas remise en cause, elle semble mobiliser assez peu les chercheurs, du moins dans l'acception proposée ici.

Catéchèse ?

Un mérite de ce texte est de saisir dans un même mouvement, en prenant appui sur le parcours et les travaux d'Armand Mattelart, les linéaments, d'une part, de la critique matérialiste fondée sur les travaux de Karl Marx et, d'autre part, d'une recherche critique en (de la) communication ancrée dans une telle épistémologie. En revenant sur le matérialisme critique et les modalités d'une recherche en communication pouvant s'en réclamer, l'auteur pose les principaux jalons d'une méthode de recherche particulièrement exigeante, dont le matérialisme, envisagé dans ses orientations historique, dialectique et culturelle, constitue l'assise épistémologique.

Brièvement, la communication dont il est plus particulièrement question ici se réfère à une réalité qui couvre principalement les médias, les technologies de l'information et de la communication (TIC) et les industries culturelles et dont la particularité est de pouvoir être saisie comme secteur de l'économie capitaliste, organisation productive, et secteur de production symbolique et culturel ; ce qui conduit à placer au cœur de la critique cette articulation entre ces deux versants, ces deux logiques, économiques et symboliques/culturelles, dans leurs implications politiques. Celles-ci sont rendus intelligibles par le biais du paradigme de la lutte des classes par lequel les réalités communicationnelles peuvent être abordées en termes de production et de reproduction des rapports sociaux de domination ou de dépassement de ces rapports vers l'émancipation. Car il ne s'agit pas de décrire le monde, mais de le transformer ; ce qui suppose en premier lieu de mettre au jour les processus de domination et leur naturalisation dont la communication, plus particulièrement, est partie prenante, tout autant que les potentiels émancipateurs que celle-ci recèle.

Ainsi, selon cette perspective, l'analyse critique de la communication suppose-t-elle de prendre le point de vue de la totalité, de replacer la communication par rapport à une dynamique sociale plus large qui l'englobe. Plus précisément, l'approche historique et structurale de la communication, soit ses conditions d'émergence et de développement dans le giron de la production capitaliste, sont au cœur d'une approche qui vise d'abord à saisir le rôle de la communication, en tant qu'appareil de production économique et symbolique, dans la structure des rapports sociaux. L'analyse critique relève d'une approche dialectique consistant à saisir les contradictions et antagonismes au cœur de ce développement qui permet d'envisager la communication du point de vue de son rôle dans la reproduction des rapports sociaux de domination et de celui d'une transformation émancipatrice. Approche dialectique qui consiste aussi à saisir la communication dans ses relations entre productions économique et symbolique-culturelle, en se dégageant notamment d'une conception déterministe de la culture, produit des rapports économiques. Aussi, la communication se trouvant être à l'articulation entre logiques économique et culturelle, l'analyse d'une telle articulation est-elle au cœur de cette orientation critique qui consiste à déterminer dans quelle mesure le rapport de l'économique au culturel, médié notamment par la question de l'idéologie, participe ou non d'un mouvement émancipatoire et donc, d'une certaine manière, quelles sont les conditions d'une *praxis* communicationnelle.

Enfin, ce qui caractérise également cette approche, d'un point de vue dialectique, concerne les relations entre théorie et pratiques, entre le rôle de conscientisation de la critique susceptible d'armer la pratique critique, et le rôle de celle-ci pour nourrir la théorie critique, notamment à travers les formes concrètes de lutte et de résistance tournées vers l'invention sociale et culturelle et qui, pour cela, s'appuie sur l'appropriation de moyens de communication.

À mon sens, ce texte doit d'abord être lu dans une visée d'exposition d'une méthode complexe et dont l'exigence est aussi à la hauteur de l'importance des enjeux, puisqu'il s'agit de ne pas séparer science et politique et d'assumer clairement le

rapport entre les deux. De ce point de vue, on saluera l'aisance avec laquelle l'auteur utilise les concepts, tisse des liens entre eux, en reformule les spécificités et donne ainsi forme à une position de recherche critique en communication. On saluera également l'érudition de l'auteur, remarquable par la mobilisation de nombreux penseurs critiques pour la construction, avec l'aide d'un vaste matériau citationnel, de cet échafaudage théorique. Évidemment, la communication telle qu'elle est abordée ici renvoie à des réalités qui sont loin de couvrir tout le champ d'études des SIC, mais cela ne signifie pas qu'une telle approche ne puisse être mise en œuvre pour saisir d'autres réalités selon cette position. Je pense ici particulièrement aux travaux de Bernard Floris (1996) dans le domaine de la communication des organisations (domaine qui m'est le plus familier), exemplaire en ce sens... Et peu suivi. Aussi n'est-il pas inutile de revenir sur « ces armes théoriques » pour en rappeler la force et inciter à s'en inspirer, ou simplement porter à la conscience ce qui a été oublié et qui pourtant parcourt de nombreux travaux (sinon la plupart, dès lors qu'il est question de critique sociale), comme un arrière-plan.

Pour autant, et en dépit de ces qualités, il y a quelque chose de gênant dans ce texte, une manière de parler de la critique à travers le travail d'Armand Mattelart qui place le lecteur dans une position que, pour ma part, j'ai trouvée fort inconfortable. La multiplication des citations n'y est sans doute pas pour rien. Il y a un réel plaisir à la citation, à conduire le lecteur dans un enchevêtrement de guillemets, à susciter les rencontres entre les auteurs, à les renvoyer les uns aux autres dans une écriture rhizomique qui déroule en quelque sorte une concaténation matérialiste. Le texte se trouve investi d'une pluralité d'autorités dont les propos décontextualisés agissent comme des sentences de vérité, sans être prolongés – format oblige sans doute – par un peu de précision et d'explicitations. L'exposé de la démarche d'Armand Mattelart est donc régulièrement doublé et ponctué par ces citations dont la fonction semble être à la fois de traduire cette démarche dans les termes du matérialisme et de confirmer la force d'un tel ancrage. Mais la systématisme du procédé, du jeu de va-et-vient entre éléments de présentation d'une démarche singulière et citations de cadrage, brouille les rapports entre ces deux instances au point qu'on en arrive à se demander ce qui, de la citation ou de la description assurée par l'auteur, sert d'appui à l'autre. Si bien que le soupçon affleure qu'un enjeu important de ce texte est la manifestation d'une érudition ou encore d'une esthétique, d'une politique de la pensée qui ne voudrait sacrifier à aucun prix à une politique du sensible².

De plus, et comme pour ajouter un peu à la complexité du propos, ou au jeu d'une construction complexe, Fabien Granjon ne se contente pas de présenter la démarche d'Armand Mattelart et son rapport à la critique matérialiste. Il souligne aussi ce qu'il ne fait pas, les orientations dont il s'écarte ou encore les pièges dans lesquels il ne tombe pas. Ses travaux portent une nécessité historique qui est « éloignée des conceptions téléologiques et mécanistes du développement historique » (*ibid.* : 167). Par sa démarche, il est « loin des ré citations dogmatiques, savantes et/ou éculées des

² Il va de soi que la gêne éprouvée est aussi à mettre sur le compte de mon niveau d'ignorance concernant les implications heuristiques de telle et telle citations, les horizons argumentatifs auxquels elles renvoient.

assertions canoniques d'un marxisme vitrifié et hors sol » et il « dépasse les analyses mécanistes, trop rapides » (*ibid.* : 169). Il est à l'opposé de certains travaux qui ne s'intéressent « qu'aux stratégies des acteurs étatiques et industriels » (*ibid.* : 170), il se « démarque des tenants des industries culturelles pour qui les sujets [...] » (*ibid.*), son travail « ne cède rien à un "marxisme ventriloque" qui a eu tendance à [...] » (*ibid.* : 171), et il a la « pensée d'Antonio Gramsci pour repère (et non certaines de ces interprétations) » (*ibid.* : 173). Il en ressort que ce qui est mis en évidence n'est pas seulement l'affirmation d'un ancrage mais aussi une forme de pureté dans la démarche qui contribue à définir – au sein d'une hypothétique cité critique – un état de grandeur ; grandeur qui surgit également de la relation établie entre une exigence épistémologique et méthodologique dont on devine la masse de travail qu'elle implique concrètement (totalité, interdisciplinarité, engagement pratique...) et sa prise en charge par un chercheur solitaire, confondu avec la figure de l'auteur. Il n'y a pas d'équipe, pas d'assistants ou de collaborateur, pas de complice, pas de discussion, pas de débat, pas de co-construction, ou de Michèle Mattelart... pas de collectif, sinon ces penseurs critiques dont les propos, à travers de brèves citations, ont vocation, depuis une certaine hauteur conceptuelle, à refléter la démarche. Invités, cependant un peu envahissants, qui à aucun moment ne laissent la parole à Armand Mattelart est d'ailleurs pour le moins déconcertant que le chercheur critique pris en exemple, quelque peu héroïsé, soit aussi celui qui n'est dans le texte porteur d'aucune parole propre, qu'il ne soit à aucun moment cité, qu'il demeure silencieux, comme peut l'être une statue. Objet de discours critique, et jamais mis en scène comme sujet.

« Logiciel » matérialiste et « système d'exploitation »

À travers sa présentation des travaux d'Armand Mattelart, Fabien Granjon parvient à faire comprendre la force – théorique et pratique – de la critique matérialiste, en particulier pour la recherche en communication. Pour autant, cette belle construction pose aussi la question de la façon dont il est aujourd'hui possible de la mobiliser. Non pas tant parce que, d'un point de vue épistémologique, une telle démarche serait obsolète, mais peut-être parce que certaines représentations, certaines options théoriques ou certains enjeux sur lesquels elle a pu s'appuyer ont perdu de leur vigueur, ou encore que le monde a connu des évolutions qui ne permettent plus d'en parler de la même manière qu'avant.

Par exemple, comment traduire aujourd'hui cette nécessité de « s'intéresser à la manière dont il est possible de révoquer le modèle bourgeois de la "personnalité-norme" et de modifier "la structure des circonstances et la nature de l'éducation" (Goldman, 1970a : 179) estimant qu'une connaissance de la réalité détachée des catégories fétichistes et réifiées des apparences peut être rendue possible à condition d'encourager les initiatives concrètes prises par les classes populaires elles-mêmes, lesquelles se départissent par là des dispositions bourgeoises » (Granjon, 2015b : 171) ? À quelle nécessité actuelle un tel programme renvoie-t-il ou peut-il renvoyer aujourd'hui ? Quelle est la pertinence

de la notion de personnalité-norme, rapportée au modèle bourgeois ? Qu'est-ce qui caractérise les classes populaires ? De quelles initiatives est-il question ? Qui est convié à les encourager ? En quoi les initiatives concrètes prises par les classes populaires constituent une garantie d'accès à une connaissance de la réalité détachée des catégories fétichistes et réifiées des apparences ?

En prenant appui sur les travaux d'Armand Mattelart pour présenter le « logiciel » critique dont il se réclame, Fabien Granjon donne à lire tout l'intérêt d'un tel logiciel pour une approche critique de la communication. Si l'on considère que Karl Marx, avec la *praxis* productive, en a été, avec Friedrich Engels, le premier programmeur, une telle approche a connu des évolutions qui relèvent notamment d'une prise de distance vis-à-vis de la *praxis* productive. Autrement dit, et pour continuer à filer la métaphore computationnelle, cette approche est caractérisée dans le temps par une série d'opérations de mises à jour ou de développements de ce logiciel originel. Cela se traduit notamment par la remise en cause de la production industrielle comme référent unique de la *praxis*, la remise en cause de la relation déterministe de la base économique sur la superstructure, et avec elle, de la force agissante de la superstructure sur les gens dans le sens de l'aliénation. Les références aux premiers travaux de l'École de Francfort et aux *cultural studies*, présentés par Fabien Granjon comme les traditions critiques dans lesquelles s'inscrit le travail d'Armand Mattelard, renvoient aussi à ces penseurs qui ont contribué à mettre à jour le logiciel en question, ou en ont développé de nouvelles versions. Cependant, ces transformations et mises à jours trouvaient à s'articuler à une conception totalisante de la *praxis* et aux conditions sociopolitiques favorables à une relation étroite entre critique et actions. Pour dire les choses avec la même référence métaphorique, le travail d'Armand Mattelart s'inscrit dans un contexte où le logiciel critique est en phase, pourrait-on dire, avec son *système d'exploitation* (par là, il faut entendre les transformations de la société et les catégories de pensée pour en parler).

Pour préciser un peu mon propos, et ce avec l'aide d'Olivier Voirol (2013a, 2013b), Karl Marx a développé un modèle critique fondé sur une philosophie de la *praxis* assimilable à un paradigme qui a régné jusque dans les années 70. Ce modèle renvoie à une conception de l'homme et de la société qui s'étaie sur l'activité productive comme constitutif de l'un et de l'autre. Selon ce modèle, « l'humain est un être agissant, il constitue le monde qui l'entoure, et ce faisant, il se constitue lui-même en tant qu'humain et développe un rapport à ses semblables » (Voirol, 2013a : 33). La force de ce modèle, précise Olivier Voirol, est sa capacité à associer trois aspects : une forme d'humanisation (les conditions du devenir humain), une forme de socialisation (l'action comme support de l'être ensemble, et les objets produits comme médiation de l'être ensemble), une forme de connaissance (l'action sur le monde permet l'accroissement de la connaissance de l'homme sur le monde et sur lui-même). Cette philosophie de la *praxis* permet d'envisager un type d'organisation entre les êtres humains allant dans son sens : en cela, un mode d'organisation est émancipateur s'il permet le déploiement de la *praxis*. Ce que montrera Karl Marx, c'est que le capitalisme, comme forme économique et politique, constitue un obstacle ou dévoie

la *praxis* dans sa fonction émancipatrice. Le rapport à soi, aux autres et au monde est déformé par la médiation qui s'impose dans le capitalisme qui est la forme valeur. Olivier-Voirol (2013b : 35) écrit que « la tâche de Marx a consisté à remettre la *praxis* sur ses pieds, c'est-à-dire a consisté à contester les catégories dont le propre est de distordre notre rapport à nos pratiques en raison des mécanismes de l'économie capitaliste ». Et la force de ce modèle est qu'il peut constituer le référent central d'une critique de la société dans son ensemble, qui contient en lui-même un horizon de transformation : construire une société qui permettrait le déploiement de la *praxis*. Par ailleurs, ce qui n'est pas négligeable et participe de ce paradigme est que, en raison de son ancrage dans l'activité productive et de son dévoiement par la logique capitaliste, le modèle de la *praxis* pouvait s'incarner dans un sujet individuel – le prolétaire – et collectif – le prolétariat – et dans un mouvement de transformation de la société, le communisme.

Ce modèle de la *praxis* productive a été critiqué et a donné lieu à des développements susceptibles de s'intégrer dans l'horizon émancipateur constitutif de ce modèle. C'est dans ce contexte que s'inscrivent les travaux d'Armand Mattelart dans la présentation qu'en fait Fabien Granjon ; c'est ce contexte d'incarnation de ce modèle qui transparait dans certaines citations. Or, c'est cet horizon qui, aujourd'hui, fait cruellement défaut, en particulier parce que le modèle dans sa visée totalisante, et en raison de la mise en cause de la *praxis* productive, n'a plus le même poids, et parce que les forces susceptibles de l'incarner viennent à manquer ou bien sont éclatées. Si bien qu'il y a, semble-t-il, un décalage entre la manière de présenter les armes de la critique portées par Armand Mattelart et le contexte actuel de réception. Ainsi une telle réhabilitation aurait-elle certainement gagné à être confrontée au contexte actuel, c'est-à-dire un moment où la figure emblématique incarnant le modèle s'est brisée, fragmentée, mais aussi où les imaginaires et les espoirs constitutifs des luttes sociales et politiques se sont déplacés, se fraient un chemin vers d'autres horizons (je pense ici plus particulièrement aux luttes pour l'environnement, pour le maintien d'une planète habitable intrinsèquement liées aux luttes contre le capitalisme).

La *praxis* comme intrication du scientifique et du politique

Ce n'est donc pas le chemin suivi par Fabien Granjon qui préfère revenir, avec la notion de *praxis* (mais dans un sens un peu plus réduit que précédemment), sur certains aspects du logiciel matérialiste abordés en première partie, soit la relation entre science et politique au principe de la théorie critique, et les implications éthiques d'une telle position, en raison notamment de la définition de la pratique scientifique comme pratique sociale. Il s'agit alors de préciser que se réclamer d'une position matérialiste consiste à se positionner par rapport à une conception de la science qui se comprend comme activité inextricablement liée au politique, parce que « toute connaissance théorique est le produit d'une *praxis* en tant qu'activité sociale [et] un

élément de la *praxis* elle-même » (Granjon, 2015b : 175), laquelle peut participer d'une *praxis* de reproduction ou bien d'une *praxis* transformatrice/émancipatrice. La conséquence pour l'exercice de la critique est donc la nécessité d'un travail réflexif qui doit porter autant sur la science que sur le chercheur-critique. L'activité critique relève donc d'une activité de mise à distance, dont on mesure ici effectivement l'importance, mais qui, parce qu'elle n'est pas bornée, donne à penser qu'entrer en critique relève d'une véritable ascèse... Cette posture est rendue d'autant plus difficile que le travail de la critique, porté par une exigence de totalisation et une exigence d'ancrage dans la pratique sociale est doublement entravé, d'une part, par la division du travail intellectuel et, d'autre part, par le fait que les penseurs critiques, issus de l'Université, sont tenus de répondre à des logiques qui tendent à les éloigner des conditions d'une critique adossée à une pratique sociale.

Sans doute le dispositif universitaire – sommé par ailleurs de s'ajuster de plus en plus aux logiques économiques – ne favorise-t-il guère la recherche critique depuis une position matérialiste (avec les réserves énoncées précédemment), mais ceci ne suffit pas à la définition des pratiques réelles, concrètes, menées. Or, si le manque de données ne permet pas de saisir cette réalité, on peut parier qu'il y a de nombreux chercheurs impliqués dans des pratiques sociales et politiques porteuses de visées transformatrices, et impliqués dans ce jeu de va-et-vient entre science critique et actions critiques constitutif de la *praxis* critique. Je ne doute pas un seul instant que l'auteur est parfaitement conscient de ces engagements, et peut-être lui-même (certainement, puisque c'est au principe de la position qu'il défend) fait-il partie de ces chercheurs.

En conséquence, si l'on peut suivre Fabien Granjon (2015b : 182) dans sa description du rôle du chercheur critique, qui est de « restituer "la connaissance à ceux dont elle provient" », et « travaill[er] sur des questions d'intérêt public [pour en faire] des questions politiques », pourquoi s'empresser de formuler cette réserve que « c'est peut-être là vouloir faire jouer un rôle trop important à des intellectuels que l'on somme de se constituer en sujets politiques depuis leur seule expertise scientifique » (*ibid.*) ? Réserve qui réduit le scientifique à son expertise et lui refuse une antériorité en tant que sujet politique, position depuis laquelle il aurait aussi construit son expertise.

Lutte des classes et sujet critique

La transformation du monde constitutive de la théorie critique n'est pas seulement transformation concrète du monde, dans une visée émancipatrice, mais, corrélativement transformation représentationnelle du monde visant le dépassement des méconnaissances. En effet, l'émancipation se joue d'abord dans les esprits et dans un affranchissement à l'égard des idéologies, des évidences, des classements naturalisant, etc. Il s'agit bien de « rendre la réalité inacceptable », pour reprendre le titre d'un livre de Luc Boltanski (2008). De ce point de vue, on suivra Fabien Granjon dans l'importance qu'il accorde à l'activité pédagogique comme domaine d'acculturation critique.

L'enjeu est de taille, si l'on en juge notamment les craintes formulées par Dany-Robert Dufour (2003 : 3), parmi d'autres auteurs, à propos du capitalisme néolibéral, envisagé comme le fossoyeur tant du sujet marxien que du sujet critique kantien : « Le sujet critique ne convient pas à l'échange marchand, c'est même tout le contraire qui est requis dans le démarchage, le marketing et la promotion (volontiers mensongère) de la marchandise... En ces temps néolibéraux, le sujet kantien va donc mal ».

Ces quelques mots disent à quel point la communication est impliquée dans ce processus de transformation d'un sujet néolibéral, et aussi à quel point la recherche critique en communication constitue un enjeu : notamment celui de saisir la communication dans ce qu'Yves de la Hayes (1984 : 40) nomme sa fonction « d'ajustement existentiel au capitalisme », exercice d'autant plus difficile, mais salutaire, que le capitalisme, d'une certaine manière, s'est largement emparée de la philosophie de la *praxis* pour asseoir sa légitimité. C'est ce que montre, par exemple, le déploiement des discours sur l'intrication heureuse entre développement économique et développement de l'homme qui accompagnent des pratiques renouvelées de management et d'organisation du travail. Si la souffrance au travail ou encore, plus largement, l'organisation taylorienne, en tant qu'elle inscrit la déconsidération et le mépris dans son principe (Kocyba, 2007), expriment les limites d'une telle intrication, il n'en demeure pas moins vrai que l'existence de ces pratiques se réclamant d'un projet d'émancipation constitue un défi pour la critique³.

En ce sens aussi, on comprendra le souci de Fabien Granjon (2015b : 186) de « prêter attention aux conditions de possibilité de l'émergence et de la pérennité de subjectivités critiques [...], ainsi qu'à celles de la constitution de pratiques politiques à partir de ces subjectivités ». Et la deuxième partie de la phrase est ici importante au sens où la fonction critique et l'émancipation individuelle à laquelle elle peut conduire ne sont pas renvoyées au seul projet de jouir d'une liberté intérieure, ou à celui – pour reprendre le lexique foucauldien – d'un gouvernement et d'une transformation de soi afin de se constituer en sujet moral de ses actes (ce qui n'est déjà pas si mal), dans un souci d'une esthétique de l'existence détachée de toute préoccupation politique/collective...

³ Pour donner un exemple anecdotique mais révélateur de la difficulté à tenir un propos critique, récemment, j'ai assisté à une conférence destinée à des étudiants de master sur « l'entreprise libérée ». Professionnel de la communication dans une entreprise se réclamant d'une telle appellation, le conférencier en soulignait donc les caractéristiques bienfaitrices (autonomie, bien-être, qualité de vie au travail, confiance, horizontalité...). Au terme de la conférence, certains étudiants, un peu perplexes, ont questionné le conférencier sur certains aspects qui n'avaient pas été abordés : les rapports de pouvoir, la place des syndicats, les règles et les normes, le rôle des dirigeants, les licenciements... (questions qui reflètent, au moins chez certains, une certaine disposition à tenir une posture critique, ce qui est en soi plutôt rassurant au regard des effondrements diagnostiqués par D. R. Dufour). Ce ne sont pas tant les réponses du conférencier à ces questions qui sont intéressantes que sa réaction face à elles. Ainsi, à la fin de la séance alors qu'il était sur le départ, il me dit en aparté : « Je suis sidéré de voir à quel point les étudiants sont conditionnés par une conception de l'entreprise qui appartient au passé ». Belle illustration – il me semble – d'une situation où une fiction se substitue au réel, par la disqualification de catégories, en raison même de la fiction érigée en réel, qui servent d'ordinaire à le représenter, et en dépit de leur pertinence à le faire.

De là, il apparaît que le chantier que Fabien Granjon propose d'ouvrir sur la place des politiques de la pensée, du sensible et de l'action dans le processus d'émancipation ne manque *a priori* pas d'intérêt (mais, posé de façon un peu abrupte, il manque les repères qui permettraient d'en saisir; autrement qu'en valeur absolue, l'importance et les enjeux).

Cependant, le recentrage sur le sujet critique en fin de texte semble s'écarter quelque peu de ce chantier. En posant la question du comment de la constitution du *sujet critique engagé* et du rôle que peuvent jouer les SHS dans ce processus (et non plus dans le processus d'émancipation), Fabien Granjon semble ici ouvrir une perspective de recherche qui viserait la mise au jour des conditions subjectives et matérielles favorisant, à travers un « projet », le lien entre théorie et pratiques politiques... Mais qu'entend-il exactement par « projet », dont la référence à Jean-Paul Sartre donne à penser que c'est du projet de l'homme dont il est question, selon une position existentialiste, mais qui étant accroché aussi à une perspective matérialiste, renvoie tout aussi bien au projet révolutionnaire. Et pourquoi faudrait-il que les SHS s'intéressent à ce processus, et dans quel but ? Si pour moi une telle question se pose, c'est aussi parce que le rapport entre sujet et engagement (si c'est bien de cela dont il est question) est une préoccupation managériale dans les grandes entreprises.

Quoi qu'il en soit, faut-il voir un rapport entre ce chantier et la crise de la *praxis* en ce sens qu'elle est une crise de liaison entre théorie et pratique telle qu'elle pouvait être assurée en particulier par les mouvements ouvriers ? Faut-il voir un rapport entre ce chantier et l'orientation de certaines luttes actuelles, détachées (dans une certaine mesure) des collectifs structurés, institués, stables, et mises en forme avec le concours de l'internet ?

Enfin, un dernier étonnement concerne le mouvement général de ce texte qui, entre le début et la fin, voit se volatiliser un actant fondamental du matérialisme critique, à savoir la lutte des classes. À moins qu'il soit contenu dans l'idée de projet. Or, il me semble qu'un tel actant ne doit pas être perdu de vue. D'abord parce que, en dépit du déclin de la lutte des classes comme grille de lecture des rapports sociaux, elle reste néanmoins pertinente, comme le montrent en particulier les travaux de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot (2014), sur les mécanismes sociaux par lesquels une classe dominante, caractérisée par sa richesse, assure sa domination et exerce une violence sur les dominés. C'est ce que souligne aussi à sa manière la sociologue du travail Danièle Linhart (2011 : 90) pour qui le management entretient une double position vis-à-vis de la lutte des classes :

« Sur le plan idéologique et symbolique, [le management] s'est évertué à faire apparaître la lutte des classes comme obsolète et révolue et à promouvoir la représentation d'une société française plus consensuelle, apaisée et confrontée à de nouveaux défis extérieurs, comme celui de la guerre économique dans le cadre de la mondialisation [...]. Sur le plan des pratiques développées par le management, on observe, par contre, une stratégie totalement inspirée par cette idéologie de la lutte des classes. Fondée sur la conviction que les salariés ont des intérêts contraires à ceux des directions d'entreprises et de leurs actionnaires, cette stratégie vise en permanence à instaurer un rapport de force favorable afin d'imposer les modalités de mise au travail les plus adaptées au projet managérial ».

Cette stratégie passe notamment par une individualisation et une mise en concurrence des salariés qui, en retour, contribuent à vider le concept de classe de sa fonction de représentation, en exaltant la différence, la pluralité, la singularité au détriment du commun.

Aussi l'interrogation sur les modalités de constitution du sujet critique devrait-elle concerner tout autant le sujet individuel que le sujet collectif – à moins que les deux soient présents dans la notion de sujet critique chez Fabien Granjon – à travers notamment la catégorie de lutte de classe. C'est ce à quoi semble inviter Daniel Bensaïd (2009 : 56-57), cité à plusieurs reprises par Fabien Granjon :

« Contre la réduction dogmatique de tout conflit social à un conflit de classe, l'heure est ainsi à la pluralité des appartenances et des situations. Chaque individu est certes un nœud singulier de déterminations multiples, mais le narcissisme des petites différences est propice aux généalogies et aux paniques identitaires. La société moderne complique les contradictions et démultiplie les différences de classe, de genre, de culture, d'âge, d'origine... Irréductibles les unes aux autres, elles sont toutes conditionnées par la domination systémique du capital. C'est pourquoi, sans nier leurs spécificités, la lutte des classes peut leur servir; par delà les clochers et les chapelles, de traits d'union. Lorsqu'elle se brouille et faiblit vient au contraire le temps des fermetures égoïstes et vindicatives, l'heure de clans, des meutes et des tribus ».

Ainsi pourra-t-on lire dans ces propos, comme une suggestion faite à la recherche pour une théorie du « trait d'union »... Mais peut-être n'est-ce jamais qu'une autre manière de parler d'agir communicationnel, de reconnaissance, ou encore, pour utiliser une notion bien ancrée en SIC, de médiation.

Conclusion

Les articles relevant des SIC qui interrogent la recherche critique en communication du point de vue d'une position particulière, d'un logiciel, sont bien trop rares pour qu'on ne puisse se réjouir de leur publication. Le texte de Fabien Granjon a donc le mérite de défendre et de décrire une conception rigoureuse et exigeante, épistémologiquement et méthodologiquement, de la recherche critique et de son intérêt pour interroger les phénomènes de communication, à travers les travaux d'Armand Mattelart.

L'inconvénient est que, en mettant l'accent sur « le logiciel » matérialiste et sur des travaux ancrés dans un contexte sociopolitique et idéologique différent de celui que nous vivons, c'est l'actualité d'une telle position qui vient à manquer; au regard des évolutions non seulement sociopolitiques mais aussi théoriques. Dans cette perspective, l'agenda se confond avec un appel à se saisir d'une telle démarche, d'en assurer et d'en assumer les nécessités pratiques (que l'organisation et la division du travail intellectuel tend à entraver). Par ailleurs, le vœu de fédérer davantage les chercheurs critiques est une option louable, mais il ne serait pas inutile, avant d'agir en ce sens, de réaliser un état des lieux des pratiques existantes, ne serait-ce que pour s'assurer qu'il y a bien lieu d'en faire davantage et que ce faire davantage ne débouche pas sur une institutionnalisation de la critique, préjudiciable à la position critique elle-même (Heller; Huët; Vidaillet, 2013).

S'il m'était possible de poser quelques questions à Fabien Granjon, celles-ci porteraient sur la façon dont il mobilise le logiciel matérialiste ; sur la façon dont les évolutions tant du capitalisme, des structures sociales, que des technologies et des théories critiques interviennent dans la façon d'interroger la communication depuis une telle position⁴. Ces questions porteraient aussi sur l'importance qu'il y a à défendre ce *principium* par rapport à d'autres positions critiques, et le rapport qu'il entretient avec elles dans son travail de recherche.

Cette position critique, matérialiste, en côtoie d'autres s'inscrivant dans d'autres épistémologies, qui nourrissent la recherche critique en communication ; et il ne serait sans doute pas inutile d'en dresser la cartographie. Sans oublier les multiples démarches plus discrètes, plus modestes, de moins grande portée, qui inscrivent la critique dans les modalités concrètes, méthodologiques, d'effectuation de la recherche. Je pense en particulier ici au rôle du chercheur qui, au-delà des cadrages théoriques et épistémologiques qui servent ses desseins scientifiques, permet, par le biais des entretiens qu'il mène, individuels ou collectifs, une suspension du temps qui rend possible pour ses interlocuteurs un travail de réflexivité sur leurs propres activités, sur leur sens... et qui sont susceptibles de produire, à un niveau très local, des effets de transformations d'un rapport à l'action, d'un rapport à autrui, d'un rapport au monde, ouvrant sur des possibles libérateurs. Autant de petites actions presque silencieuses, incertaines, mais qui ne doivent pas être oubliées quand on parle de démarche critique.

Références

- Bensaïd D., Charb, 2009, *Marx mode d'emploi*, Paris, Éd. La Découverte/Zones.
- Boltanski L., 2008, *Rendre la réalité inacceptable. À propos de la « production de l'idéologie dominante »*, Paris, Éd. Démopolis.
- Boltanski L., 2009, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard.
- Dufour D. R., 2003, « Servitude de l'homme libéré », *Le Monde diplomatique*, oct., p. 3.
- Duranty J.-P., 2005, « Les horizons marxistes de l'éthique de la reconnaissance », *Actuel Marx*, 38, pp. 159-178.
- Floris B., 1996, *La Communication managériale. La modernisation symbolique des entreprises*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Granjon F., 2013, « De quoi la critique est-elle le nom ? », pp. 9-94, in : Granjon F., dir., *De quoi la critique est-elle le nom ?*, Paris, Mare & Martin.

⁴ Par exemple, qu'apportent à la recherche critique en communication depuis une position matérialiste la théorie critique de la reconnaissance d'A. Honneth considérant que « la notion de reconnaissance sert le projet d'une refondation élargie du matérialisme historique » (Duranty, 2005 : 161), ou encore la théorie critique du temps de H. Rosa ?

- Granjon F., 2014, « Codicile. La critique est-elle soluble dans les sciences de l'information et de la communication ? », pp. 291-355, in : George É., Granjon F., dirs, *Critique, sciences sociales et communication*, Paris, Mare & Martin.
- Granjon F., 2015a, « Des fondements matérialistes de la critique », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 6. Accès : <http://rfsic.revues.org/1257>. Consulté le 19/02/16.
- Granjon F., 2015b, « Du matérialisme comme *principium* d'un agenda de la recherche critique en communication », *Questions de communication*, 28, pp. 157-190.
- Haye Y. de la, 1984, *Dissonances. Critique de la communication*, Grenoble, Éd. La Pensée sauvage.
- Heller T., Huët R., Vidaillet B., 2013, « Communication, organisation et perspectives critiques. Introduction », pp. 21-28, in : Heller T., Huet R., Vidaillet B., eds, *Communication et organisation : perspectives critiques*, Lille, Presses universitaires du Septentrion.
- Kocyba H., 2007, « Reconnaissance, subjectivisation, singularité », *Travailler*, 18, pp. 103-118.
- Linhart D., 2011, « De la domination et de son déni », *Actuel Marx*, 49, pp. 90-103.
- Mattelart A., 2015, *Communication, idéologies et hégémonies culturelles, une anthologie en trois volumes (1970-1986)*, 3 tomes, éd. par F. Granjon et M. Sénécal, Paris, Presses des Mines.
- Mœglin P., 1992, « Actualité de la recherche critique », *Cinémaction*, 63, pp. 131-136.
- Pinçon-Charlot M., Pinçon M., 2013, *La Violence des riches. Chronique d'une immense casse sociale*, Paris, Éd. La Découverte.
- Voirol O., 2013a, « Critique et organisation : vers quelle reconstruction ? De la *praxis* à la reconnaissance », pp. 31-43, in : Heller T., Huët R., Vidaillet B., eds, *Communication et organisation : perspectives critiques*, Lille, Presses universitaires du Septentrion.
- Voirol O., 2013b, « *Praxis* et organisation. Épuisement et reconstruction de la critique », in : *Communication*, vol. 31, 1. Accès : <http://communication.revues.org/index3797.html>. Consulté le 21/05/13.